



HAL
open science

Essai de mise en dialogue de quatre publications récentes : -Thomas Piketty : Le capital au XXIème siècle - Philippe Askenazy : Tous rentiers - Richard Gordon : The rise and fall of American growth - Luc Boltanski, Arnaud Esquerre : Enrichissement

Denis Requier-Desjardins

► **To cite this version:**

Denis Requier-Desjardins. Essai de mise en dialogue de quatre publications récentes : -Thomas Piketty : Le capital au XXIème siècle - Philippe Askenazy : Tous rentiers - Richard Gordon : The rise and fall of American growth - Luc Boltanski, Arnaud Esquerre : Enrichissement. 2018. hal-01708865

HAL Id: hal-01708865

<https://univ-tlse2.hal.science/hal-01708865>

Preprint submitted on 14 Feb 2018

HAL is a multi-disciplinary open access archive for the deposit and dissemination of scientific research documents, whether they are published or not. The documents may come from teaching and research institutions in France or abroad, or from public or private research centers.

L'archive ouverte pluridisciplinaire **HAL**, est destinée au dépôt et à la diffusion de documents scientifiques de niveau recherche, publiés ou non, émanant des établissements d'enseignement et de recherche français ou étrangers, des laboratoires publics ou privés.



Distributed under a Creative Commons Attribution - NonCommercial - NoDerivatives 4.0 International License

Essai de mise en dialogue de quatre publications récentes

- Thomas Piketty : *Le capital au XXIème siècle*
- Philippe Askenazy : *Tous rentiers*
- Richard Gordon : *The rise and fall of American growth*
- Luc Boltanski, Arnaud Esquerre : *Enrichissement*

Denis REQUIER-DESJARDINS (LEREPS/Sciences-po Toulouse)

denis.requier-desjardins@sciencespo-toulouse.fr

Manufacture des Tabacs, 21 allée de Brienne, 31042 Toulouse Cedex

(Cette « note de lectures croisées » est issue d'un atelier animé par l'auteur dans le cadre de la séance du 15 septembre 2017 du séminaire périodique du LEREPS).

Introduction

Ces quatre ouvrages récents, qui ont eu un certain retentissement, partagent dans des proportions variables à la fois une interrogation sur la nature actuelle de l'économie de marché capitaliste et de la forme marchandise et une réflexion sur la dynamique de long terme de cette même économie capitaliste, ce qui justifie leur « mise en dialogue » dans cette note de lecture.

Je commencerai par présenter les apports essentiels à mon sens des quatre analyses avant de repérer les fils conducteurs qui les relient et d'en tirer des questionnements transversaux.

1) *Présentation des quatre analyses*

Piketty s'intéresse au cycle du capitalisme et au cycle de l'évolution des inégalités dans le long terme qu'il relie à l'épuisement de la croissance dans le cadre du système capitaliste. On peut caractériser son approche par les trois éléments suivants.

- Un constat : la montée de l'inégalité des revenus et du poids des très hauts revenus ou « top incomes ». L'épuisement de la croissance explique ce constat du fait de la différence entre la rémunération du capital et le taux de croissance qui entraîne mécaniquement une augmentation des inégalités de revenu et de patrimoine. On retrouverait des niveaux d'inégalité proches de ceux constatés au début de l'expansion du capitalisme industriel avec une domination des revenus du patrimoine sur ceux du travail. Cette évolution est en cohérence avec la montée de la financiarisation de l'économie.
- Un rapprochement : le parallélisme entre le cycle de long terme de la rémunération du capital et de la croissance économique et le cycle de la transition démographique, les deux s'inscrivant en gros sur deux siècles et demi. Le ralentissement de la croissance démographique accroît le poids du capital accumulé par les générations précédentes dans la répartition et la démographie n'est plus le moteur de la croissance qu'elle a pu représenter

lors de la grande expansion du capitalisme. De plus le vieillissement et la stabilisation de la population accroît les inégalités de patrimoine en en retardant le transfert.

- Il introduit une nouvelle méthodologie dans l'analyse économique : la littérature et accessoirement le cinéma sont utilisés comme des bases de données sur l'histoire économique. Au-delà, la référence à des contemporains des débuts de l'expansion du capitalisme comme Balzac et Jane Austen, aux marges de la classe dominante, dont il/elle partagent les valeurs mais pas les revenus, introduit une référence à la dimension culturelle des inégalités de revenus et de leurs représentations, qui peut s'inscrire dans un processus narratif.

Gordon développe une approche d'histoire économique qui se focalise sur la croissance des Etats-Unis entre la seconde révolution industrielle de la fin du XIXème et du début du XXème et la troisième, centrée sur les technologies de l'information, que nous vivons actuellement, soit de 1870 à nos jours. Cette analyse du cycle de long terme de la croissance américaine le conduit lui aussi au constat de son épuisement relatif dans la période actuelle et à l'interrogation sur les conditions d'un redémarrage de cette croissance.

- Au plan méthodologique Gordon insiste non seulement sur la croissance économique en valeur (telle que mesurée par exemple par le PIB) mais aussi sur le bien-être de la population. Il met l'accent sur les effets des révolutions industrielles sur le second point et notamment sur l'amélioration des conditions de vie: le bien-être intègre dans une approche de « fonction de production du consommateur » (marquée par une référence à Gary Becker) les conditions de la fourniture de services par la population pour elle-même.
- Il développe une thèse forte sur le ralentissement de la croissance qui serait lié au caractère limité de l'impact sur la productivité de la troisième révolution industrielle, en gros la « révolution numérique », dans la mesure où elle porte essentiellement sur le traitement de l'information, par comparaison avec la seconde qui couvrait un large éventail de secteurs (automobile, énergie, biens durables...) dont les produits impactaient très directement les conditions matérielles de vie de la population la plus large : ce ralentissement de la croissance est avéré quand on prend comme référence le produit en valeur mais peut-être encore plus lorsque l'on s'intéresse au bien-être de la population : la révolution actuelle ne portant que sur le traitement de l'information, il n'est pas sûr qu'elle augmente le bien-être au-delà de son effet déjà faible sur la croissance de la productivité.
- Il fait lui aussi le diagnostic de l'inégalité croissante des revenus et de l'érosion de la classe moyenne, qui avait été principale bénéficiaire de l'amélioration des conditions de vie générée par la seconde révolution industrielle conduisant donc à une diminution des inégalités.
- Son analyse a une dimension démographique, notamment à travers l'accent mis sur l'effet de l'allongement de l'espérance de vie liée à la baisse de la mortalité infantile sur l'augmentation du bien-être dans la seconde révolution industrielle, une amélioration réalisée « une fois pour toutes », qui ne peut donc trouver d'équivalent dans la troisième. L'érosion actuelle de la croissance serait en partie due aux effets d'ajustement de la fin de la transition démographique, à l'effet du changement des structures familiales sur le niveau éducatif et au coût croissant de l'enseignement supérieur pour les jeunes, illustré par le poids du remboursement des dettes contractées pour aller à l'Université.

- Il identifie quatre « vents contraires » qui bloquent le redémarrage de la croissance : l'inégalité croissante des revenus, renforcée par les inégalités d'accès à l'éducation, la démographie stagnante les problèmes de gouvernance (3 étant également présents chez Piketty).

Askenazy opère une réhabilitation de la théorie de la rente et de son impact sur la trajectoire de croissance de l'économie capitaliste :

- Il apporte donc par cette réhabilitation une réponse « classique » à l'interrogation sur l'épuisement de la croissance: la rente est vue comme l'accaparement d'un surtravail né dans la production. Sa hausse est un facteur d'étouffement de la croissance, en même temps qu'elle renforce les inégalités (ce qui se voit par exemple dans le rôle de l'immobilier dans la croissance des inégalités de patrimoine).
- Mais il propose une extension de cette théorie par l'introduction, à côté de la rente foncière mise en avant par Ricardo et Marx, d'une rente sur la connaissance et l'information, qui, biens intangibles et non rivaux, considéré comme des « commons » au sens d'Ostrom, mais qui peuvent être appropriés privativement à travers le « tout-propriété » et notamment la propriété intellectuelle (qui joue donc rapprocher du monopole de la propriété foncière pour la rente foncière). Ce processus de formation de rentes concerne autant les entreprises que certains individus qui perçoivent une rente liée à leur réputation, partagée collectivement par l'ensemble de la population et directement produite par le fonctionnement de l'économie de l'information ; cette rente est garantie par la propriété intellectuelle (les marques, les « people », les « créatifs », les sportifs, « l'économie des stars »), ce qu'il appelle « l'humain-capital » (et non le capital humain). Cette extension de la théorie de la rente permet ainsi de rendre également compte de la nature des très hauts revenus des cadres de direction et des managers, apparemment rattachés à la rémunération d'un travail hautement qualifié, mais en fait essentiellement rentiers, produit de la valorisation privée d'une réputation communément partagée qui concerne les organisations qui les emploient ou les forment.
- Ce processus est porté notamment par l'appropriation d'un « travail gratuit » effectué par la collectivité qui produit des informations, base de ces effets de réputation, traitées par le biais des technologies de l'information et de la communication à travers notamment les réseaux sociaux. La « criticité » autour de la sécurité informatique des données produites est une source de rente : la révolution numérique permet la privatisation des bénéfices du dépôt d'informations opérés par des millions de gens et qui constituent un bien commun. Le numérique permet que les firmes se dégagent de la production industrielle, autrefois centrée sur la production de biens de consommation, pour se concentrer sur la commercialisation, le marketing (donc la narration publicitaire) et l'innovation en matière de propriété intellectuelle, c'est-à-dire de contrôle d'un bien non rival, la connaissance. Les entrepreneurs du numérique sont d'ailleurs les « héros » actuels du capitalisme avec la mise en valeur financière de leurs innovations dans le domaine de l'information à travers la publicité. Leur statut de héros repose sur leur réputation.
- Les processus d'agglomération spatiale qui fondent les inégalités entre territoires et qui s'expriment dans l'inégalité des rentes foncières, articulent les deux types de rente : les territoires les plus favorisés reposent l'accès à des « choses enrichies » (culture, aménités,

tourisme lointain facile par les hubs) pour les bénéficiaires des rentes de réputation (créatifs des secteurs de la culture, du numérique).

Boltansky et Esquerre quant à eux identifient une rupture récente dans la forme prise par l'économie capitaliste qui passe d'une économie industrielle, basée sur la production de masse d'objets standardisés, à « l'économie de l'enrichissement », nouvelle mouture d'un capitalisme essentiellement marchand, qui rappelle le capitalisme de l'ère préindustrielle, référence qui peut être rapprochée du retour à des formes d'inégalités de revenu propres au début de l'ère industrielle, avancé par Piketty.

- Les sources actuelles de valorisation du capital sont à rechercher dans un retour relatif à la domination de la plus-value marchande caractéristique des débuts du capitalisme. Au contraire de la forme « standard » de valorisation liée à la production industrielle de masse, cette valorisation s'exprime par de nouvelles formes de la marchandise basées sur la reconnaissance de la singularité d'une chose au sein d'une totalité, établie par une différenciation qui s'opère par la construction d'un récit, d'une « narration » particulière (art, culture, tourisme, gastronomie, mode...): ce processus est défini comme « l'enrichissement » de la chose¹.
 - o la forme « collection » maintient et accroît sa valeur par la référence à une totalité portée par la narration portant sur le patrimoine et l'histoire (par exemple une œuvre singulière dans une collection d'œuvres d'art, reliée à un musée, un personnage, un courant artistique, une époque, etc.).
 - o la forme « tendance » correspond à une valorisation par essence temporaire, basée sur une narration reliée à la réalité présente (la mode par définition éphémère).
 - o La forme « actif » génère une plus-value marchande axée sur le temps écoulé, valorisation issue de la capacité des formes « standard » (marchandise issue de la production de masse et potentiellement déchet industriel dès sa production) ou « tendance » (valorisation basée sur une totalité éphémère) à être revalorisée dans le futur pour intégrer la forme collection, ou de nouveau la forme tendance. Cette spéculation sur la valeur future renvoie à la financiarisation.
- Les narrations qui fondent ces modes de valorisation permettent l'expression de différents points de vue sur la valeur de la chose (les « méta-prix ») qui informent la transaction marchande. Dans le capitalisme marchand préindustriel le déplacement géographique des choses par les commerçants assurait les différences de point de vue qu'ils exploitaient. Aujourd'hui, le déplacement, source des changements de points de vue, n'est plus uniquement géographique, il se mène dans l'espace des représentations et des valeurs : l'économie de l'enrichissement est stimulée dans son fonctionnement par le développement de l'économie numérique qui véhicule les narrations et les changements de points de vue.
- L'enrichissement des choses renvoie à l'enrichissement des personnes, notamment d'une couche privilégiée (« top incomes », voire classe moyenne supérieure), bénéficiaire de ce processus d'enrichissement des choses qu'elle maîtrise et qui valorise son capital. En même temps cette couche entretient en retour cet enrichissement des choses dont elle

¹ Boltansky et Esquerre repositionnent la vision de la spécificité des ressources et de la qualité. Ils reconnaissent à un moment que la valeur symbolique ou ostentatoire d'une chose « de luxe » peut être une caractéristique recherchée pour elle-même et donc implicitement satisfaire un besoin mais ils affirment l'existence en arrière-plan d'une démarche de valorisation marchande pour le profit.

bénéficie en constituant un élément de la narration à la base de cet enrichissement : c'est « l'exploitation des riches par les riches ». L'enrichissement des personnes repose d'ailleurs également en partie sur le « commerce de soi-même », mécanisme analogue à l'enrichissement des choses, qui valorise une activité et son résultat par sa singularité au sein d'une totalité, soit hors du salariat (artistes, créatifs divers), soit même formellement au sein du salariat (rémunération des cadres de direction par exemple) (ce mécanisme est proche du mécanisme de « l'économie des stars » décrit par Askenazy). Le déclin de la forme standard est lié au déclin du salariat comme mise en valeur du capital à travers la codification du travail (mesuré par exemple par un temps de travail et un niveau objectif de qualification) source de plus-value, remplacé justement par ce « commerce de soi-même ». Par ailleurs si les riches s'auto-exploitent pour s'enrichir, les pauvres sont beaucoup moins utiles comme source d'exploitation sinon par l'intermédiaire de l'économie numérique en tant que fournisseurs gratuits de « big data ».

- La narration qui crée la différence et l'enrichissement peut s'inscrire dans un espace en renvoyant à la géographie des territoires urbains (« l'effet Guggenheim » à Bilbao) ou ruraux (l'exemple de Laguiole en Aubrac développé dans l'ouvrage) : l'enrichissement des territoires se fait par la valorisation de la singularité d'un territoire au sein d'une « collection ». Cette singularité tire sa robustesse de la présence de « biens publics » territoriaux et d'une narration mettant en valeur sa dimension patrimoniale. Cet exemple montre par ailleurs que la mécanique de l'économie de l'enrichissement dépasse les limites de l'extrême richesse pour intégrer les couches « moyennes supérieures », consommatrices de « produits du terroir » artisanaux ou gastronomiques.

2) La mise en dialogue entre ces approches : les fils conducteurs.

Les 4 approches ont des thèmes communs mais combinés de manière différente. On peut les résumer dans le tableau suivant (les croix marquent une présence affirmée, les ronds une présence plus implicite).

	Cycle de croissance de long terme	Répartition inégalités	Formes de la valorisation du capital	Innovation Technologies de l'information	Démographie	Biens communs Biens publics	Représentations et narration	Espace territoires	Zone géographique
Piketty	X	X	X		X	O	X		Pays dév.
Gordon	X	o	o	X	X				USA
Askenazy	o	X	X	X		X	X	X	Europe
Boltanski-Es.	o	X	X	X		X	X	X	France

Nous reprenons pour la mise en dialogue ces différents fils conducteurs en suivant les étapes suivantes :

- La relation entre croissance et inégalités dans la répartition du revenu et de la richesse, liée en partie à la démographie.
- La nature et le mécanisme de l'innovation, notamment dans le traitement de l'information.
- Une interrogation implicite sur la durabilité de la croissance

Croissance, inégalités démographie

Les quatre auteurs se rejoignent sur le constat d'un épuisement de la croissance ou à tout le moins d'une forme de croissance propre au capitalisme industriel qu'ils relient à deux éléments.

- Les inégalités dans la répartition du revenu ou dans les niveaux de vie et le « bien-être ».
- Une certaine forme de la trajectoire technologique de l'économie capitaliste, marquée par les effets des technologies de l'information et de la communication.

Toutefois ce constat ne porte pas uniquement sur le rythme de croissance mais également sur les formes de la croissance, comme le montre le changement des modes de valorisation, la déconnexion relative de la croissance et de l'augmentation du bien-être. Le rapprochement de ces contributions conduit à la conclusion que les inégalités sont à la fois le produit et la cause de la faiblesse du rythme de croissance, mais qu'en même temps elles sont aussi largement la source du potentiel de croissance qui subsiste. De même les technologies numériques ne se traduisent pas dans les chiffres de la productivité mais elles facilitent le changement des formes de la valorisation du capital et l'affirmation des inégalités.

Si on distingue d'une part la création de valeur exprimée par le système de prix et d'autre part l'augmentation du bien-être liée à la mise à disposition de nouveaux biens et de services à la population, la faiblesse du rythme de croissance peut être liée à cette déconnexion entre valorisation et accroissement de la mise à disposition de biens et de services à la population, dans la mesure où elle apparaît liée à une création de valeur liée à des rentes ou à des déplacements de points de vue sur des choses déjà produites, déplacements portés par des narrations. La concentration des gains de productivité sur le secteur des technologies de l'information, dont l'impact sur le bien-être est en débat, serait liée à cette forme de création de valeur basée sur l'enrichissement par la narration, produit du traitement de l'information, et l'accaparement des effets de réputation qu'elle produit.

De fait les croisements entre les quatre auteurs dessinent un axe commun selon lequel l'approfondissement des inégalités et leur représentation est au fondement du fonctionnement actuel du capitalisme. La trajectoire de croissance s'entretiendrait notamment à travers la mécanique des inégalités : la croissance faible reproduit les inégalités mais ces inégalités, perçues comme un ensemble de différences hiérarchisées, serait devenue dans ce système une source de la croissance, aussi faible soit-elle, à travers « l'exploitation des riches par les riches ». Une autre source de cette croissance serait la création de valeur liée à l'activité hors-travail salarié et gratuite de création de biens communs accaparés privativement (la réputation des « créatifs » ou des sportifs, le « big data » qui nourrit les algorithmes, etc...), ce qui renforce la mécanique des inégalités, tout en rendant moins importante la valorisation basée sur le travail salarié.

L'approfondissement des inégalités est marqué avant tout par la croissance des très hauts revenus et donc sur la remise en cause du poids et du statut de la classe moyenne. Mais l'enrichissement basé sur la forme tendance ou collection repose sur une le fait qu'un nombre important de personnes doit voir les biens de luxe comme pouvant éventuellement leur être accessible. On peut rapprocher ce point de l'interprétation de l'œuvre de Balzac et de Jane Austen « aux marges » de la classe supérieure et obsédés par les opportunités d'y entrer. L'existence d'une classe moyenne, même fragilisée, serait donc un rouage de l'enrichissement en diffusant l'idée que l'accès au luxe et à la

richesse est « théoriquement » à la portée de beaucoup de monde. Par ailleurs la référence au « commerce de soi-même » peut jouer également sur le mécanisme de formation des revenus du travail des salariés de cette classe moyenne. On peut voir là un paradoxe, voire une contradiction, de l'évolution actuelle du système capitaliste: il faut que l'accès à l'enrichissement puisse être considéré comme une option par une portion importante de la société et en même temps le jeu des inégalités croissantes qu'il véhicule remet continuellement en cause cette option.

Par ailleurs si le passage à la création de valeur basée sur cet enrichissement est lié à l'épuisement des capacités de profit basées sur la forme standard cela peut être également lié au fait que dans une société plus inégale, basée sur « l'exploitation des riches par les riches », l'amélioration du bien-être matériel du plus grand nombre occupe un rôle secondaire dans les sources de croissance au contraire de la période de la seconde révolution industrielle². On peut d'ailleurs émettre l'hypothèse que la montée en puissance de la financiarisation est un symptôme plus que la cause de ce processus d'éloignement entre création de valeur et production : les nouvelles sources de la création de valeur sont essentiellement spéculatives (rente et « enrichissement » par la forme actif basée sur l'anticipation d'une valeur future).³

Au-delà de l'établissement d'une boucle de rétroaction entre croissance et inégalités, le lien entre démographie et croissance, s'inscrivant dans le temps long est posé. Dans une perspective de long terme, si on revient à une trajectoire qui associe une faible croissance démographique à une faible croissance économique, le retour à des formes de valorisation capitaliste préindustrielles paraît avoir une certaine logique, en particulier si on prend en compte le parallélisme des deux cycles de la transition démographique et du capitalisme industriel. On peut penser que la croissance par l'amélioration du bien-être lié à l'amélioration par les conditions de vie à l'échelle des individus a été stimulée par le dynamisme démographique de la première phase de la transition démographique. Dans cette hypothèse un redémarrage de cette croissance impliquerait un renversement de ces tendances alors que l'on prévoit plutôt à l'échelle mondiale une stabilisation de la population dans le siècle à venir et que ce maximum de population attendu peut poser le problème de sa pression sur les ressources de la planète.

Croissance, inégalités, technologie et innovation

L'économie numérique est un fil conducteur majeur de l'articulation des quatre approches. Cette forme d'innovation d'une part n'aurait pas en termes de productivité des effets suffisants sur le rythme de croissance et donc favoriserait indirectement la consolidation des inégalités, sur la base de la relation mise en évidence entre rémunération du capital et taux de croissance. Mais au-delà ses effets sur le traitement de l'information favorisent la consolidation des inégalités. Il y a en fait des boucles de rétroaction entre formes de l'innovation centrées sur le numérique, formes de la valorisation du capital, formation des inégalités et bien être.

² On peut se poser la question de la relation entre l'enrichissement des choses par le non-usage et la narration et l'approche « lancasterienne » des caractéristiques. Dans quelle mesure la qualification par l'enrichissement augmente-t-elle le bien-être des consommateurs ? Ce bien-être pourrait être lié à un sentiment de positionnement social et donc à la prégnance des inégalités.

³ On peut rapprocher ce point du fait que la valorisation boursière des « start-ups » et « licornes » porteuses de la « révolution numérique » repose parfois plus sur l'anticipation de leur croissance que sur leur rentabilité actuelle, souvent aléatoire.

Au-delà de l'impact sur la croissance, l'innovation dans le numérique est en partie déconnectée de l'augmentation du bien-être pour la population la plus large et on peut même se poser la question de son impact inverse. Par ailleurs elle joue un rôle dans la mise en œuvre des mécanismes d'enrichissement et de rente sur les biens communs : la révolution numérique participe donc à l'économie de l'enrichissement. Celle-ci implique d'autre part la fin du « temps de travail » auquel se substitue l'« ubérisation » des activités, et le « commerce de soi-même », etc., tendances qui peuvent accroître la pression sur les personnes et donc affecter leur bien-être.

Compte tenu de ce qui précède l'innovation dans la narration, le discours et la qualification et le complément de la révolution des technologies de l'information. Elle supporte les nouvelles de valorisation du capital.⁴

Au total, la seconde révolution industrielle s'est caractérisée par une capacité des technologies à améliorer le bien-être à travers des objets pouvant faire l'objet d'une détention individuelle et d'une production « standard » en masse, donc facilement gérée par le fonctionnement d'une économie de marché. De ce fait elles ont pu nourrir une croissance en valeur dans la mesure où la valorisation du capital dans le cadre d'une économie de marché était en phase avec une amélioration considérable du bien-être. Cette relation est mise en débat par la troisième révolution industrielle, qui intervient alors qu'on enregistre un épuisement relatif des trajectoires technologiques initiées par la seconde révolution industrielle en termes d'augmentation du bien-être, ne serait-ce que parce que se pose la question des effets négatifs de ces technologies sur la biosphère, effets qui affectent le bien-être des populations. La troisième révolution industrielle concentre le progrès technique dans l'économie de l'information, qui améliore certes le traitement et la diffusion de l'information, mais avec un impact relativement limité sur le bien-être, ne serait-ce que parce qu'elle n'améliore pas forcément la qualité de l'information et qu'elle peut contribuer à dégrader les conditions de travail à travers la remise en cause de la frontière entre travail et autres activités supposées « de loisir ».

Une interrogation implicite sur la durabilité de la croissance.

On peut repérer un pôle plus implicite dans les analyses des quatre auteurs concernés, celui de l'effet sur les ressources naturelles et l'environnement. Aucun des auteurs ne traite explicitement de la durabilité mais le lien est en partie fourni par les références à la démographie, partagées par au moins deux des auteurs, et la notion de déchet industriel présent chez un troisième.

En effet les nouvelles sources de la croissance contemporaine, basée sur l'enrichissement, pourraient avoir, en première analyse et de manière assez paradoxale, un impact environnemental limité, voire positif, puisqu'elles reposent sur l'immatériel, l'intangible, le discours, l'information, le patrimoine, la collection. L'enrichissement des choses repose sur le non-usage, donc sur leur conservation en l'état alors que la forme standard et la production de masse en déclin transforme tout objet produit dans ce cadre en déchet potentiel. Les formes collection et actif peuvent s'apparenter à un processus de recyclage qui pourrait renvoyer à une forme d'économie circulaire.

⁴ En termes de méthodologie Boltansky et Esquerre affirment que l'économie de l'enrichissement basée sur la forme collection est plus visible dans la littérature (Ils citent Houellebecq dans « la carte et le territoire ») que dans les catégories statistiques. Cette référence littéraire constitue à l'évidence un rapprochement possible avec l'utilisation de Balzac et d'Austen par Piketty pour établir l'effet de la domination des inégalités de patrimoine. Elle suggère que la littérature ; voire le cinéma, peuvent être considérés comme la source de bases de données économiques, justement peut-être parce que la maîtrise de la narration est source d'innovation.

Ce point peut bien entendu être discuté : par exemple les technologies de l'information et de la communication sont liées à l'utilisation de matériels dont la production peut exercer une forte pression sur certaines ressources naturelles comme le montre par exemple l'usage de métaux rares et des « terres rares » dans la fabrication du « hardware ». On pourrait néanmoins avancer l'hypothèse très provocatrice que les contraintes croissantes sur l'usage d'inputs matériels favorisent la création de valeur autour d'actifs intangibles, basés sur l'enrichissement de choses déjà existantes, ce qui reviendrait à la limite à faire des inégalités qui fondent ce type de valorisation un facteur de décroissance favorable à l'environnement. Ce processus toutefois pourrait être compensé par une pression plus importante sur les ressources de la part des exclus de ce cercle apparemment « vertueux ».

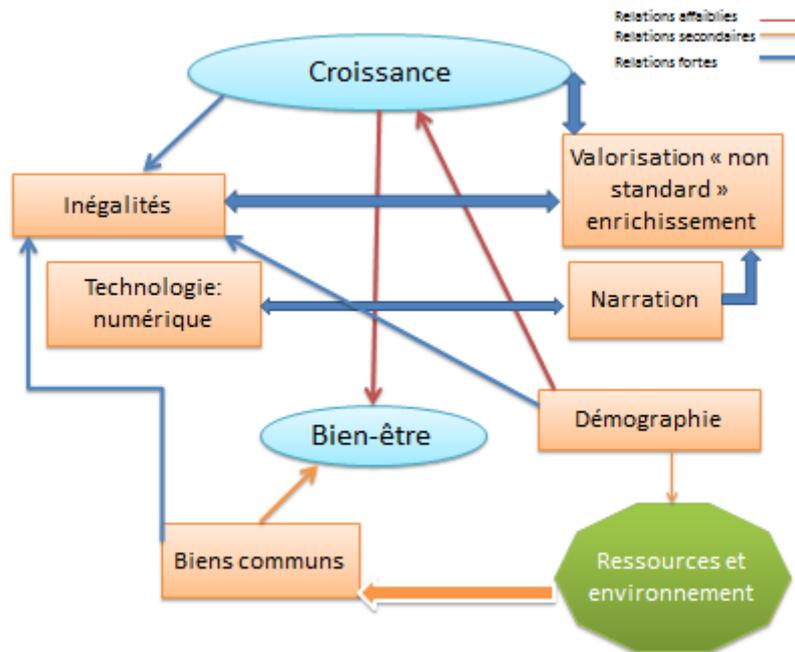
Par ailleurs si on retient l'hypothèse que l'amélioration du bien-être repose en fait aujourd'hui largement sur la disponibilité de biens communs, consommés collectivement, et donc mal pris en compte par la valorisation du capital dans le cadre d'une économie de marché, on retrouve d'une certaine façon le modèle de « l'effet de seuil » avancé par certains tenants de l'économie écologique pour caractériser la déconnexion entre croissance et bien-être.

Enfin, sur la question de la relation entre croissance démographique et croissance économique, on peut considérer que la stabilisation de la population humaine peut être un élément favorable à la préservation de la biosphère, même si la taille de la population n'est qu'un des facteurs de la pression sur les ressources naturelles, les modes de consommation jouant un rôle au moins aussi important. Dans cette perspective la fin de la transition démographique prévue à la fin du 21ème siècle serait un facteur favorable au plan de la durabilité de la croissance, même si le décalage entre les différentes régions du monde dans ce processus peut avoir des conséquences sur l'augmentation des inégalités. Or, même si les modèles économiques de croissance peuvent être intensifs et ne font pas de la croissance démographique une condition incontournable de la croissance, le parallèle historique des cycles économiques et démographiques conduit à se poser la question des formes que pourrait prendre une croissance sans stimulant démographique.

Conclusion

L'articulation des différentes variables et de leurs relations peut être représentée par le graphique suivant :

(Les flèches rouges représentent les relations mises en question par l'évolution de la valorisation du capital, les flèches bleues les relations les plus centrales dans les quatre analyses, les flèches orangées des relations faisant intervenir des variables en partie implicites dans ces analyses)



Cette mise en dialogue peut donc mener à une forme de redéfinition des contradictions du capitalisme, qui s'expriment par l'épuisement de sa trajectoire de croissance, autour de la dualité du processus de renforcement des inégalités à la fois source de croissance et menace sur cette croissance. Cette évolution pourrait être reliée à la trajectoire technologique de l'économie capitaliste c'est-à-dire l'évolution des forces productives caractérisée par la révolution du numérique. Toutefois l'articulation proposée dans cette mise en dialogue repose sur deux dualités qui renvoient à des débats en cours :

- La dualité entre croissance et bien-être
- La dualité entre biens privés et biens communs ou publics.

La première dualité doit pouvoir être articulée aux débats sur les indicateurs alternatifs au Produit intérieur brut, susceptible de pouvoir donner une meilleure évaluation des conditions de vie des populations. L'indicateur de développement humain du PNUD en est un premier exemple, avec un certain nombre de modalités qui intègrent certains aspects comme les rapports de genre ou les inégalités monétaires et non monétaires. On peut aussi citer les tentatives de construction d'indicateurs de « Bonheur intérieur brut ». D'autres approches pourraient être aussi mobilisées comme celle des « capacités » initiée par Sen, qui intègre la capacité de choix de vie et la responsabilité.

La seconde dualité renvoie aux deux propriétés qui caractérisent les biens publics, à savoir la non rivalité et la non exclusivité. En principe les biens communs se caractérisent au sein des biens publics par une non-exclusivité mais des effets de congestion qui annihilent la non-rivalité. Cette définition convient aux biens communs susceptibles de favoriser le bien-être, tels que la qualité l'environnement, la santé publique, etc., les externalités positives liées à l'éducation et à la connaissance dont on peut penser que la production et la gestion sont liées à un processus

d'amélioration du bien-être. Le processus de valorisation se fonde sur l'appropriation privée, quand elle est possible de « commons », notamment ceux qui découlent des interactions des personnes dans leurs activités, notamment parce que ces activités créent les bases d'une information collective exploitables privativement. Cette appropriation privée de biens communs remet en cause de la distinction entre travail et non travail (temps, création de valeur). Toutefois cette exclusivité qui est associée à une faible rivalité dans leur consommation les rapprocherait plutôt des biens de club. Les biens communs source de bien-être (par exemple ceux qui améliore la santé ou l'environnement) ne rentrent pas dans cette logique mais du coup présentent moins de capacité de valorisation de marché (sauf à considérer qu'ils peuvent être eux-mêmes soumis à un processus d'enrichissement en connotant une consommation valorisante). En tout état de cause la question des droits de propriété autour de ces « commons », est cruciale comme le montrent d'ailleurs certains débats actuels sur la responsabilité des plateformes de réseaux sociaux.

Les hypothèses sur la dynamique de l'économie capitaliste que l'on peut formuler sur la base du rapprochement de ces contributions soulèvent par ailleurs un certain nombre de questions.

En premier lieu certaines des thèses avancées font l'objet de débats et de remise en cause : c'est le cas en particulier de l'épuisement de la croissance et de la stagnation de la productivité qui renvoient à la définition des indicateurs utilisées et leur capacité à prendre en compte les transformations initiées par les technologies de la troisième révolution industrielle.

En second lieu, les formes de valorisation du capital émergentes n'ont pas éliminé, loin s'en faut, les bases traditionnelles de la croissance et de la hausse de la productivité que représentent les activités industrielles. Leur réelle importance doit être mesurée et peut varier selon les pays

En particulier ce schéma, inspiré d'analyses qui concernent en priorité les pays considérés comme développés, peut-il aussi concerner les zones en développement ? Deux éléments de réponse à cette question peuvent être soulignés :

- Les zones en développement, selon Boltansky et Esquerre, serait toujours concernées par la domination du travail et de la forme standard et constituerait par le biais de Investissement directs étrangers un refuge pour ce type de valorisation. Mais on peut aussi considérer que pour une part importante de la population la phase d'amélioration du bien-être liée à la forme standard est loin d'être épuisée.
- Elles connaissent elles-aussi les effets de la troisième révolution industrielle et leurs niveaux d'inégalité sont souvent très élevés, même s'ils restent encore liés en grande partie à des inégalités patrimoniales « classiques ». De plus, dans un certain nombre de pays considérés comme « émergents », la poussée de la classe moyenne peut être liée à des phénomènes d'enrichissement des choses, liés à l'enrichissement des personnes.
- Toutefois la troisième révolution industrielle peut avoir une signification différenciée pour un certain nombre de pays du « sud » : elle peut avoir les effets de la seconde dans les zones en développement à travers l'amélioration considérable du bien-être que génère l'accès à l'information pour des populations en situation de marginalisation, notamment géographique.

Références des ouvrages commentés

- Piketty, Thomas. (2013). *Le capital au XXI^e siècle*. Le Seuil, 968p.
- Askenazy, Philippe. (2016). *Tous rentiers!: pour une autre répartition des richesses*. Odile Jacob, 217p.
- Gordon, Richard. (2017). *The rise and fall of American growth: The US standard of living since the civil war*. Princeton University Press, 762p.
- Boltanski, L., & Esquerre, A. (2017). *Enrichissement. Une critique de la marchandise*. Editions Gallimard, 663p

Trois références complémentaires sur des thématiques en relation avec les points traités..

- Bregman R. (2017): *Utopies réalistes*, Seuil, 239p
- Flichy P. (2017): *Les nouvelles frontières du travail à l'ère numérique*, Seuil, 421p
- Rougoor W., Van Marrewijk C. (2015): *Demography, Growth, and Global Income Inequality*, World Development Vol. 74, pp. 220–232, 2015